

Shlomo Venezia

Sonderkommando

Dans l'enfer des chambres à gaz

Préface de
Simone Veil



***Un témoignage
unique***

TÉMOIN CLÉ
des chambres à gaz
OU IMPOSTEUR ?

En janvier 2007, les éditions Albin Michel ont publié un ouvrage préfacé par Simone Veil et intitulé : *Sonderkommando. Dans l'enfer des chambres à gaz*. L'auteur, un certain Shlomo Venezia, se présente comme l'un des derniers rescapés des *Sonderkommandos*.

A-t-on enfin trouvé *le* témoignage inattaquable ?

Dans cette brochure, V. Reynouard et un spécialiste des gaz de combat expliquent pourquoi il faut répondre à cette question par la négative.

Contenu de la brochure

Des certificats d'honnêteté sans valeur

Une allégation fausse de Simone Veil

Fausse excuses

Un mythomane qui connaît le succès

Étude critique du témoignage
proprement dit

Une ignorance incroyable chez un
prétendu témoin

Retour sur la ventilation des chambres
à gaz

Absence totale de masque à gaz

Impossibilités physiques

Anecdotes manifestement fausses

Une anecdote inspirée du récit de
S. Dragon

Les sources d'inspiration de S. Venezia

S. Venezia : un menteur sans originalité

S. Venezia reprend les mêmes
mensonges

Deux exemples flagrants de mensonges
repris impudemment

S. Venezia : un menteur évident

Les historiens officiels délaissent
l'aspect technique

Toujours les « preuves de substitution »

Suivi de...

**Masques à gaz pour « chambres à
gaz » : réponse à une objection**

Samizdat éditions, France, 2007

V.H.O.—B.P. 256—B-1050 Bruxelles 5

Prix : 7,50 €

Catalogue gratuit sur simple demande

www.vhofrance.org

www.mouvssaintmichel.org

B7S

SHLOMO VENEZIA : TÉMOIN CLÉ DES GAZAGES HOMICIDES OU IMPOSTEUR ?

Nous reproduisons ci-dessous le texte de l'interview, par Herbert Verbeke, de Vincent Reynouard et de l'auteur anonyme, connaisseur des gaz de combats, dont nous avons publié un article dans l'avant-dernier numéro de S.C.*. L'entretien porte sur l'ouvrage de **Shlomo Venezia**, très bien accueilli par la presse et intitulé : **Sonderkommando. Dans l'enfer des chambres à gaz**. V. Reynouard et l'auteur anonyme (« X ») jugent ce nouveau « témoignage » d'un individu qui prétend avoir vu, de ses yeux, des gazages homicides à Birkenau.

◆ DES CERTIFICATS D'HONNÊTETÉ SANS VALEUR

Herbert Verbeke. — En janvier dernier, les éditions Albin Michel ont publié un ouvrage préfacé par Simone Veil et intitulé : *Sonderkommando. Dans l'enfer des chambres à gaz*. L'auteur, un certain Shlomo Venezia, se présente comme l'un des derniers rescapés des *Sonderkommandos*. Déporté à Auschwitz II-Birkenau en avril 1944, il dit avoir travaillé au *Bunker 2* et au *Krema III*. Il aurait notamment traîné les corps des gazés jusqu'aux fosses de crémation (au *Bunker 2*) et coupé les cheveux des femmes gazées (au *Krema III*).

Sur le livre, une bande rouge porte en grosses lettres : « *Un témoignage unique* ». Dans sa préface, S. Veil déclare que le récit de S. Venezia est

« le seul témoignage complet que nous ayons d'un survivant des *Sonderkommandos* ». Plus loin, elle précise : « La force de ce témoignage tient à l'honnêteté irréprochable de son auteur, qui ne raconte que ce que lui-même a vu, sans rien omettre » (*Id.*).

Comme on pouvait s'y attendre, son livre-témoignage a reçu une abondante publicité. *Le Monde* daté du 8 mars 2007 y a consacré un article élogieux signé Henri Tincq (voir annexe, p. 71). Lors du procès intenté par Robert Faurisson à Robert Badinter, il a été brandi par ceux qui voulaient faire passer le plaignant pour un « faussaire de l'histoire ».

Alors, a-t-on enfin trouvé le témoignage inattaquable ?

Vincent Reynouard. — Je remarquerai tout d'abord que nous avons

* Voy. S.C. n° 25-26, novembre-décembre 2006, « Les “témoignages” et les “aveux” jugés par un connaisseur des gaz de combat » (pp. 41-61).

été habitués à ce genre d'éloges. Rappelez-vous par exemple 1980 et le livre-témoignage du faussaire Filip Müller : *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz. Le témoignage de l'un des seuls rescapés des commandos spéciaux*. L'édition française était préfacé par le chantre de la Shoah Claude Lanzmann. Celui-ci parlait d'un « *livre hallucinant* » et lançait : « *chaque épisode y est marqué du sceau du vrai* »¹. Or, neuf ans après, Jean-Claude Pressac écrivit à propos de F. Müller :

[...] en choisissant de décrire les choses et de préciser les faits dans un livre et [très tard] en 1979 (première édition en allemand) il a accumulé les erreurs, rendant en conséquence son récit douteux au point de vue historique. La meilleure approche consiste à le lire comme une nouvelle basée sur une histoire vraie [2].

Nous étions loin du livre dont « *chaque épisode* » portait « *le sceau du vrai* ». Vous comprendrez donc pourquoi les certificats d'honnêteté décernés en 2007 par un autre chantre de la Shoah à cet autre « rescapé des commandos spéciaux » m'impressionnent peu. C'est du déjà vu...

(1) : « *Ce livre hallucinant est le livre d'un halluciné : chaque épisode y est marqué du sceau du vrai et de la plus absolue présence parce que l'écrivain Filip Müller a remis pour ainsi dire une deuxième fois et ligne après ligne sa propre vie en jeu* » (voy. Filip Müller : *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz. Le témoignage de l'un des seuls rescapés des commandos spéciaux* [éd. Pygmalion, 1980], p. 10).

(2) : Voy. Jean-Claude Pressac, *Auschwitz : technique and operation of the gas chambers* (Beate Klarsfeld Foundation, 1989), p. 181, col. A.

Shlomo Venezia

Sonderkommando

« Je lis de très nombreux récits d'anciens déportés qui me replongent chaque fois dans la vie du camp. Mais celui de Shlomo Venezia est particulièrement bouleversant puisqu'il est le seul témoignage complet que nous ayons d'un survivant des *Sonderkommandos*... La force de ce témoignage tient à l'honnêteté irréprochable de son auteur qui ne raconte que ce que lui-même a vu, sans rien omettre... Avec ses mots simples, Shlomo Venezia redonne vie aux visages émaciés, aux regards exténués, résignés et souvent terrorisés, de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants qu'il croise une seule et dernière fois... »

Simone Veil

Issu de la communauté juive italienne de Salonique, Shlomo Venezia fut déporté à l'âge de 21 ans à Auschwitz-Birkenau, et incorporé dans les Sonderkommandos, dont il est un des très rares rescapés. Ces « équipes spéciales » étaient chargées par les SS de vider les chambres à gaz et de brûler les corps des victimes, avant d'être éliminées à leur tour au bout de quelques mois.

Dos de couverture du livre de S. Venezia

◆ UNE ALLÉGATION FAUSSE DE S. VEIL

X. — Permettez-moi d'ajouter ce qui suit : quand S. Veil écrit que le récit de S. Venezia est « *le seul témoignage complet que nous ayons d'un survivant des Sonderkommandos* », elle formule une affirmation gratuite

et même fausse. Car on ne peut jamais savoir si un témoignage est complet, pour la simple raison que, sauf cas exceptionnel — un témoignage portant sur un fait qui aurait été filmé par exemple — on ne peut jamais savoir si un témoin a tout vu. Dans le cas qui nous intéresse, l'histoire officielle prétend que l'extermination à Auschwitz aurait eu lieu simultanément dans quatre, voire six et même sept endroits différents (les crématoires 1 à 5, les bunkers 1 et 2). Il est donc impossible que S. Venezia ait **tout** vu. D'ailleurs, il le dit lui-même. A la question : « *Avez-vous vu des Tziganes dans votre crématoire ?* », il répond :

Non plus ; ils n'ont pas été envoyés dans mon Crématoire. Je pense qu'au moment de la liquidation des Tziganes, ils ont été envoyés au Crématoire IV pour y être gazés. Tout s'est fait durant la nuit. Bien que mon Crématoire fût très proche de leur camp, je n'ai rien vu ni entendu quand ce secteur a été liquidé [pp. 156-7].

S. Veil a donc menti, très probablement pour impressionner le lecteur et lui faisant croire qu'il allait enfin lire le témoignage définitif sur le sujet.

H.V. — Elle n'a fait qu'appuyer les propos de celle qui a recueilli le récit de ce S. Venezia, je veux parler de Béatrice Prasquier. Dans un « avertissement », elle écrit :

Son témoignage va au-delà de l'acte de mémoire ; c'est un document historique qui apporte la lumière sur le point le plus sombre de notre histoire [p. 17].

« *Qui apporte la lumière...* » Les termes utilisés sont clairs : on sait enfin tout...

◆ FAUSSES EXCUSES

V.R. — C'est précisément ce qui rend cette affaire bien suspecte. B. Prasquier nous dit qu'elle a re-



S. Venezia et
M. Pezzetti
à Auschwitz

cueilli les propos de S. Venezia entre le 13 avril et le 21 mai 2006, et qu'elle a été aidée par un historien italien, Marcello Pezzetti (p. 17). A supposer que ce « rescapé » ait eu dans la tête **le** témoignage définitif, c'est-à-dire irréfutable et qui allait permettre de tout expliquer, on ne comprend

pas pourquoi il aurait fallu attendre avril 2006 pour que les exterminationnistes aillent le recueillir. On ne comprend notamment pas pourquoi un homme comme J.-C. Pressac ne l'a jamais mentionné.

H.V. — D'autant plus que ce S. Venezia parlait depuis 1992...

V.R. — Mais ça aussi est extrêmement suspect ! S. Venezia fait partie de toute cette clique de « miraculés » qui se seraient tus pendant des décennies. L'excuse très souvent invoquée est la suivante : nous avons gardé le silence parce que personne ne voulait nous écouter et encore moins nous croire. Dans sa préface, S. Veil écrit :

Si lui, comme moi et bien d'autres, nous n'avons parlé que tardivement, c'est parce que personne ne voulait nous écouter. [...] nous nous sommes heurtés à l'incrédulité, l'indifférence voire l'hostilité des autres [p. 14].

S. Venezia dit à peu près la même chose. Il raconte :

J'ai commencé à parler très tard, parce que les gens ne voulaient pas entendre, ils ne voulaient pas me croire. Ce n'est pas moi qui ne voulais pas parler. Quand je suis sorti de l'hôpital, je me suis retrouvé avec un Juif et j'ai commencé à parler. Tout d'un coup, je me suis rendu compte qu'au lieu de me regarder, il regardait derrière moi quelqu'un qui lui faisait des signes. Je me suis retourné et j'ai surpris un de ses amis en train de faire des gestes pour signifier que j'étais complètement fou. Je me suis bloqué et à partir de ce moment-là, je n'ai plus voulu raconter. Pour moi, c'était une souffrance de parler, alors, quand je me retrouvais face à des gens qui ne me croyaient pas, je me disais que c'était inutile [p. 209].

Allons donc ! A partir d'avril 1945, la propagande orchestrée autour des « camps de la mort » s'est abattue sur l'Europe comme une déferlante sur un navire pris dans la tempête. Dans le camp des vainqueurs, on voulait croire aux chambres à gaz homicides

et n'importe quel mythomane trouvait une oreille complaisante pour l'écouter.

H.V. — Mais on parlait sans doute plus de camps comme Dachau, Bergen-Belsen, Buchenwald...

V.R. — Auschwitz n'était pas oublié. Prenez par exemple *L'Humanité* du 14 avril 1945. Le correspondant de guerre Roland Diquelou rapportait les propos d'un déporté qui s'était écrié :

Ils sont des millions qui ont péri. A Auschwitz, des milliers qui ont été gazés et brûlés. Ah ! bandits... Ma mère, ma femme, mon père, mon petit, vous les avez tous assassinés. J'ai entendu leurs cris dans la chambre à gaz, un ultime et unique cri poussé par 2 000 poitrines à la fois*.

Quelques mois plus tard, Jean Pé-lissier publia son livre intitulé : *Camps de la mort*. Un chapitre était consacré à Auschwitz. On y lisait notamment :

Titre de l'article paru dans *l'Humanité* le 14 avril 1945

BARBARIE INOUIE DES NAZIS
A Mittel-Gladbach, camp de déportés,
je suis descendu au tréfonds de l'enfer
plus bas que Dante !
 (De notre correspondant de guerre Roland DIQUELOU)

* Voy. *L'Humanité*, 14 avril 1945, article de R. Diquelou intitulé : « plus bas que Dante ! ».

La salle des « douches » était immense. Deux mille personnes y tenaient à l'aise. Elle était aménagée, comme savent le faire les Allemands, d'une façon très moderne. Lorsque le convoi tout entier avait pris place, les SS fermaient les portes. Par deux fenêtres, percées dans le haut du mur, ils jetaient des bombes « cyclone » à l'acide cyanhydrique.

Quelques secondes d'agonie, et femmes, enfants, vieillards, malades étaient bons pour le crématoire. Mais, attendez ! Il ne faut rien perdre. Ces cadavres, on les déshabillait [parce qu'ils étaient allés à la douche tout habillés ?], on les fouillait. Le professeur Waitz, de la Faculté de Médecine de Strasbourg, interné de longs mois à Auschwitz, vit un jour venir à lui un jeune Polonais de 14 ans, dont le père et le frère avaient été passés au four crématoire. L'adolescent avait des cauchemars épouvantables, la folie le guettait. Pourquoi ? Quel était donc le travail qu'on lui avait assigné ?

Et voici l'horrible. Les SS obligeaient ce garçon à plonger son doigt dans le vagin de toutes les femmes ainsi ga-

zées afin de constater qu'elles n'avaient pas caché des bijoux...*

En janvier 1946, comparaisant comme témoin de l'accusation au « grand » procès de Nuremberg, Marie Vaillant-Couturier parla ainsi des transports de juifs qui arrivaient à Auschwitz :

[...] quand un convoi de juifs arrivait, on sélectionnait : d'abord les vieillards, les vieilles femmes, les mères et les enfants qu'on faisait monter en camions, ainsi que les malades ou ceux qui paraissaient de constitution faible. On ne prenait que les jeunes femmes et jeunes filles, et les jeunes gens qu'on envoyait au camp des hommes.

Il arrivait, en général, sur un transport de 1 000 à 1 500, qu'il en entrait rarement plus de 250 — et c'est tout à fait un maximum — dans le camp. Le reste était directement dirigé aux gaz [TMI, VI, 223].

Ces quelques exemples suffisent à démontrer qu'en 1945-1946, ceux qui voulaient parler des « atrocités nazies » à Auschwitz étaient écoutés, y compris par le Tribunal qui prétendait juger au nom de l'humanité. Par conséquent, lorsqu'une S. Veil ou qu'un S. Venezia viennent nous raconter qu'ils se sont tus pendant des années parce qu'à leur retour de déportation, personne n'avait voulu entendre leur récit, je crie au mensonge.

◆ UN MYTHOMANE QUI CONNAÎT LE SUCCÈS

H.V. — S'ils ont gardé le silence, c'est parce que, finalement, ils n'avaient rien d'extraordinaire à raconter.



Marie Vaillant-Couturier témoignant en janvier 1946 à Nuremberg.

* Voy. J. Pélissier, *Camps de la mort* (éd. Mellottée, octobre 1945), pp. 25-6.

V.R. — Naturellement. Tout comme Denise Holstein dont j'ai déjà longuement parlé, ils avaient vécu une déportation... je dirai... horriblement banale. Comprenez que toute déportation est horrible : la séparation, la fouille, la tonte, la promiscuité... Sans parler, dans le cas qui nous intéresse, du travail forcé, les kapos et des conditions apocalyptiques des derniers mois : manque de



Denise Holstein. Une déportée qui a « pimenté » sa déportation

nourriture, manque de soins, marches forcées... En 1945, de tels récits n'avaient rien d'extraordinaire, car des centaines de milliers de déportés avaient vécu à peu près la même chose. Voilà pourquoi ces gens n'ont rien dit.

H.V. — Et aujourd'hui, ces personnes, devenues vieilles, profitent que l'« Holocauste » est un sujet omniprésent pour se forger un personnage afin de pouvoir briller.

V.R. — Je pense en effet que l'explication est là... Les raisons données par S. Venezia pour justifier le fait qu'il s'est mis à parler 47 ans seulement après sa libération des camps sont ineptes : il parle de « l'antisémitisme [qui] refaisait surface en Italie » et du nombre croissant de

« croix gammées dessinées sur les murs » (p. 209). C'est vraiment se moquer du monde. Si, vraiment, S. Venezia avait été sensible à ce point à l'actualité, il aurait dû parler dès le début des années 80 avec l'irruption du révisionnisme en Europe. Cela paraît d'autant plus évident que son témoignage est présenté comme « unique » et comme le seul qui soit complet. Depuis bien longtemps, donc, cet individu aurait dû occuper le devant de la scène. Mais non ! Il est resté quasi anonyme jusqu'en 2007...

H.V. — Finalement, tout porte à croire que ce S. Venezia s'est forgé un personnage au début des années 90, qu'il a commencé à parler localement et qu'il a eu la chance d'être remarqué, ce qui lui a permis d'être interrogé par B. Prasquier et de voir son manuscrit accepté par les éditions Albin Michel, d'où cette consécration en 2007.

V.R. — C'est cela. Pour moi, S. Venezia est un mythomane qui a connu le succès.

◆ ÉTUDE CRITIQUE DU TÉMOIGNAGE PROPREMENT DIT

H.V. — Bien, mais permettez-moi tout de même de vous faire une remarque. Je vais ici jouer l'avocat du diable... Vous dites que ce S. Venezia est un menteur parce qu'il a témoigné très tardivement. On pourra toujours vous répondre qu'il avait de bonnes raisons pour cela. Par exemple, qu'il n'a pas eu conscience de l'importance de son récit, qu'il pensait qu'il y en avait beaucoup d'autres bien meilleurs et bien plus complets que le sien, qu'il ne s'est pas

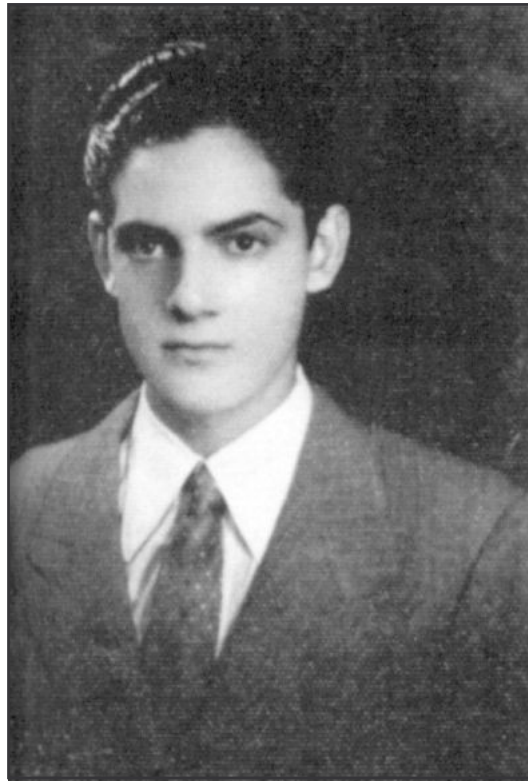
intéressé au développement du révisionnisme dans les années 80, qu'il a vraiment été choqué par le regain d'antisémitisme dans les années 90, etc.

Ma question est donc la suivante : si l'on écarte les arguments d'ordre... disons... psychologique, a-t-on une preuve que S. Venezia est un faux témoin, au moins lorsqu'il parle des gazages homicides ?

X. — Vous avez raison d'y venir car c'est capital. Permettez-moi donc de répondre. Lorsque j'ai eu entre les mains le livre de S. Venezia, je n'ai pas commencé à la première page. Car en tant que connaisseur des gaz de combat et de la protection contre eux, je peux uniquement juger les passages d'un récit en rapport avec ces questions. Voilà pourquoi j'ai tout de suite cherché le ou les passages dans lesquels l'auteur décrivait les gazages homicides proprement dits. Le reste, c'est-à-dire sa vie en Grèce avant la déportation, sa déportation, son arrivée à Auschwitz, ses aventures après l'évacuation du camp, sa libération, son retour à la vie « normale »... tout cela n'avait aucun intérêt pour moi, parce que je ne suis pas un spécialiste de la déportation.

Ces précisions faites, j'en viens au témoignage de S. Venezia. Il prétend avoir tout d'abord travaillé au *Bunker 2*, c'est-à-dire dans une petite ferme reconvertie par les Allemands en chambre à gaz. Il raconte :

Ils [les Allemands] nous ont ordonné d'extraire les corps de la chambre à gaz et de les déposer devant les fosses [de crémation]. Moi, je ne suis pas entré dans la chambre à gaz, je suis resté là à faire des allers-retours entre le Bunker et les fosses [p. 91].



S. Venezia à l'âge de 21 ans

C'est trop imprécis pour que je puisse en déduire quoi que ce soit. Je note tout de même que nulle part S. Venezia parle d'un masque à gaz qu'il aurait utilisé pour cette besogne. C'est extrêmement suspect, car on sait que le corps d'un gazé est encore potentiellement dangereux.

◆ UNE IGNORANCE INCROYABLE CHEZ UN (PRÉTENDU) TÉMOIN

H.V. — S. Venezia le précise d'ailleurs bien plus loin, lorsqu'il déclare : « *parfois l'organisme continuait à dégager du gaz* » (p. 153).

V.R. — Oui, mais ce qui aurait pu être un « bon point » pour lui ne l'est pas, car s'il en parle, c'est uniquement pour expliquer les « *bruits bizarres* » que les membres des *Sonder-*

kommandos auraient souvent entendus en provenance des tas de victimes. On en déduit que ce S. Venezia ignore tout des graves dangers de l'acide cyanhydrique, ce qui est incroyable chez un ancien des *Sonderkommandos*.

◆ RETOUR SUR LA VENTILATION DES CHAMBRES À GAZ

X. — Cette ignorance apparaît très nettement lorsqu'il décrit son (prétendu) travail au Krema III. Là, cela devient plus précis. Il déclare : « *On m'a donné des ciseaux et je devais couper les cheveux des femmes [gazées]* » (p. 104). Cette tâche, précise-il, était effectuée « *dans une espèce d'atrium* » situé à côté de la chambre à gaz : « *C'est à cet endroit que je devais couper les cheveux des morts. Nous étions trois ou quatre à faire cela* » (pp. 94-95). « *On ne coupait que les cheveux les plus longs, sans toucher aux hommes. Ce qui servait surtout, c'étaient les longues tresses, faciles à couper et à transporter* » (pp. 104-105).

S. Venezia était donc au cœur du processus de l'extermination : juste entre la chambre à gaz et les fours crématoires. Par conséquent, il devrait, à un moment ou à un autre, nous parler de masques à gaz qu'il fallait nécessairement porter non seulement pour extraire les corps du local de mort impossible à ventiler correctement — je l'ai démontré dans ma précédente étude —, mais aussi pour couper les longs cheveux saturés d'acide cyanhydrique.

H.V. — Vous dites que le local était impossible à ventiler correctement. Pourquoi ?

X. — Du fait de l'entassement des cadavres. Les multiples cavités dans le tas de corps auraient constitué autant de pièges où le gaz aurait stagné sans pouvoir être ventilé.

Cet argument — imparable —, S. Venezia le confirme : il prétend que dans la chambre à gaz, les « *cadavres s'amoncelaient sur plus d'un mètre, un mètre et demi de hauteur* » (p. 107). Il précise : « *Les corps étaient tellement imbriqués, amassés les uns contre les autres* » (*Id.*). Un tel amoncellement aurait été un réservoir de gaz toxique, et cela même après une, deux, voir dix heures de ventilation.



Fragment d'un dessin de D. Olère montrant ce qu'aurait été l'entassement des corps dans une (prétendue) chambre à gaz homicide de Birkenau

◆ ABSENCE TOTALE DE MASQUES À GAZ

Voilà pourquoi les membres du *Sonderkommando* auraient impérativement dû porter des masques protecteurs. Or, S. Venezia n'en parle jamais. A l'en croire, personne n'en portait au Krema III, pas même le SS qui aurait déversé le gaz mortel et/ou qui aurait ouvert la porte de la chambre à gaz une fois les victimes tuées. A la question : « *Le SS portait-il un*

masque à gaz ? », le « témoin » répond : « Non, je n'ai jamais vu d'Allemand en porter, ni pour verser le gaz, ni pour rouvrir la porte » (p. 104).

V.R. — Notons d'ailleurs que l'ouvrage de S. Venezia est illustré par les fameux dessins de David Olère. Celui de la page 96 montre un déporté qui sort deux corps d'une chambre à gaz homicide ; celui de la page 106 montre un « coiffeur » qui coupe les cheveux des victimes et un « dentiste » qui leur inspecte la bouche. Aucun ne porte de masque à gaz. S. Venezia, qui se réfère à ces dessins, n'apporte aucun correctif : nulle part, il déclare que D. Olère aurait oublié de dessiner les masques...

◆ IMPOSSIBILITÉS PHYSIQUES

X. — Donc pas de protection contre les gaz, c'est évident. Or, voici comment il décrit l'ouverture de la chambre à gaz :

Quand [l'Allemand] était sûr que tout le monde était bien mort, il ouvrait la porte et repartait aussitôt, après avoir mis la ventilation en marche. Pendant vingt minutes, on entendait un vrombissement énorme, comme une machine aspirant l'air. Puis, finalement, on pouvait entrer et commencer à extraire les cadavres de la chambre à gaz. Une terrible odeur âcre envahissait la pièce. On ne pouvait pas distinguer ce qui relevait de l'odeur spécifique du gaz et ce qui provenait de l'odeur des personnes et des déjections humaines [p. 104].

Dessin de David Olère reproduit à la p. 96 du livre de S. Venezia. Aucun des membres du *Sonderkommando* ne porte de masque à gaz, et S. Venezia n'apporte aucune rectification.



ouvrait in extremum.

Une fois que le gaz était versé, cela durait entre dix et douze minutes, puis finalement on n'entendait plus un bruit, plus une âme vivante. Un Allemand venait vérifier que tout le monde était bien mort en regardant à travers un judas placé sur la porte épaisse (de l'intérieur, il était protégé par des barres en fer pour éviter que les victimes ne tentent de briser le verre). Quand il était sûr que tout le monde était bien mort, il ouvrait la porte et repartait aussitôt, après avoir mis la ventilation en marche. Pendant vingt minutes, on entendait un vrombissement énorme, comme une machine aspirant l'air. Puis, finalement, on pouvait entrer et commencer à extraire les cadavres de la chambre à gaz. Une terrible odeur âcre envahissait la pièce. On ne pouvait pas distinguer ce qui relevait de l'odeur spécifique du gaz et ce qui provenait de l'odeur des personnes et des déjections humaines.

Fragment de la page 104 du livre de S. Venezia. Ce que raconte l'auteur suffit pour rejeter son « témoignage » au moment où il prétend avoir assisté à des gazages homicides.

Ce récit suffit pour découvrir le mensonge. En effet :

1°) Il est absurde d'ouvrir la porte d'une chambre à gaz *au moment* de mettre en marche la ventilation. Car des vapeurs toxiques vont alors s'échapper par l'ouverture et se répandre au dehors...

V.R. — C'est d'autant plus vrai que, d'après la thèse officielle véhiculée par Jean-Claude Pressac, dans les chambres à gaz d'Auschwitz, les Allemands utilisaient de très fortes doses de Zyklon B : « *QUARANTE fois la dose létale* » a-t-il écrit dans son livre publié en 1989¹. D'où des victimes qui seraient mortes « *très rapidement* »² — c'est-à-dire en cinq minu-

tes au maximum³ — mais qui n'auraient absorbé qu'une proportion minime du gaz introduit. J.-C. Pressac écrit :

Le système d'extraction d'air était alors allumé pour au moins vingt à trente minutes, parce qu'il y avait encore une grande quantité d'air empoisonné dans la chambre, la proportion absorbée par les victimes étant minimale [*Id.*].

Certes, S. Venezia parle de gazages qui auraient duré un peu plus longtemps, « *entre dix et douze minutes* » précise-t-il à deux reprises (pp. 104 et 90). Mais même pour cette durée, il aurait fallu utiliser de grosses quantités de gaz. Une fois les victi-

(1) : Voy. *Auschwitz...*, déjà cité, p. 253, col. C. (2) : « *La mort suivait très rapidement* » (Death followed very quickly) (*Id.*). (3) : « *En quelques minutes, cinq au grand maximum* » (In a few minutes, five at the very most) (*Id.*).

mes asphyxiées, des vapeurs toxiques auraient encore rempli le local. Par conséquent, le fait d'ouvrir la porte au moment de mettre en marche la ventilation aurait provoqué une contamination des alentours, le gaz se répandant dans les couloirs, et la mort de ceux qui s'y trouvaient...

X. — 2°) Lorsque S. Venezia déclare qu'une « terrible odeur âcre envahissait la pièce » et qu'on « ne pouvait pas distinguer ce qui relevait de l'odeur spécifique du gaz et ce qui provenait de l'odeur des personnes et des déjections humaines » il affirme nettement que lui et ses compagnons respiraient du gaz mortel. C'est impossible ; sans masque, ils seraient morts...

Ce seul passage de la page 104 suffit pour convaincre S. Venezia de mensonge. Cet individu est un mythomane qui n'a jamais pu vivre ce qu'il décrit. Point final.

◆ ANECDOTES MANIFESTEMENT FAUSSES

V.R. — D'ailleurs, certaines anecdotes qu'il rapporte sont manifestement fausses. Il raconte par exemple que, dans la chambre à gaz, on retrouvait « des gens avec les yeux sortis des orbites à cause de l'effort fourni par l'organisme » (p. 97). C'est inepte ; aucun effort physique, si intense soit-il, ne peut faire sortir les yeux des orbites. Dans le cas contraire, ce genre d'accident serait fréquent, chez les déménageurs et les haltérophiles par exemple. Mais il n'en est rien.

X. — Plus loin, il raconte ainsi l'affaire d'un bébé retrouvé vivant dans la chambre à gaz : « Il s'agissait d'une petite fille d'à peine deux mois, encore

accrochée au sein de sa mère qu'elle tentait vainement de téter. Elle pleurerait de ne plus sentir le lait couler » (p. 154). Comment un tel « miracle » avait-il pu se produire ? S. Venezia explique :

Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion de demander au chef de service du plus grand hôpital pédiatrique de Rome comment il pouvait expliquer ce phénomène. Il m'a dit qu'il n'était pas impossible que l'enfant, qui était en train de téter, ait été isolé par la force de la succion sur le sein de sa mère, ce qui aurait limité l'absorption du gaz mortel [p. 154].

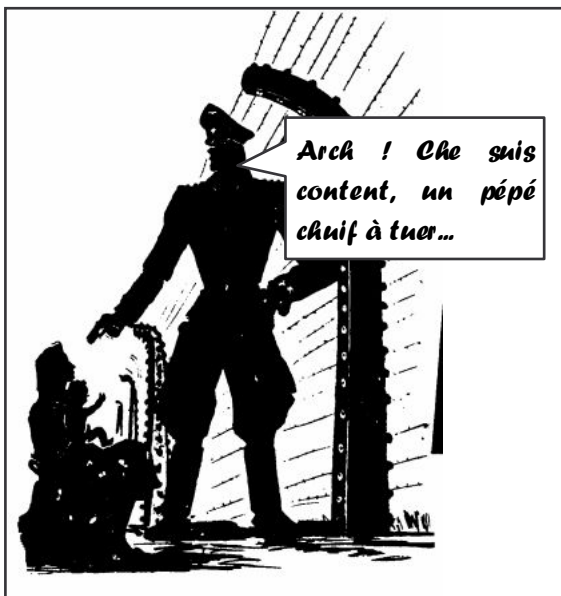


Là encore, c'est totalement inepte. Un être humain a toujours besoin d'air, même quand il boit (ou tète, pour un bébé). Tout le monde a un jour ou l'autre bu trop longuement, sous l'effet d'une soif intense. Après, on se sent essoufflé, ce qui nécessite de reprendre sa respiration, comme après une course...

V.R. — J'ai le bonheur d'avoir six enfants. J'ai donc pu voir mon épouse donner le sein et j'ai moi-même donné le biberon à de multiples reprises. C'est évident : l'enfant qui tète s'arrête très souvent pour respirer ; il le fait tout naturellement avec le nez. Voilà d'ailleurs pourquoi un nourrisson enrhumé tête très mal : car pour respirer, il doit alors retirer sa bouche du téton afin de prendre l'air ; et après, il s'énerve parce qu'il ne le retrouve pas immédiatement.

X. — Un bébé qui tête continue donc à respirer normalement. Par conséquent, l'histoire de cette petite fille miraculée ne peut être qu'inventée de toutes pièces afin d'attendrir le lecteur et de dénoncer la « barbarie nazie ». Car S. Venezia explique qu'une fois le bébé découvert, il a été apporté à la sentinelle allemande. Puis il raconte :

[...] dès que le garde a vu le bébé, il n'a pas eu l'air mécontent d'avoir un petit bébé à tuer. Il a tiré un coup et cette petite fille qui avait miraculeusement survécu au gaz est morte [pp. 153-4].



H.V. — Nous sommes en plein mauvais film...

V.R. — Un exterminationniste vous dira que cela confirme les propos de l'ancienne déportée Charlotte qui déclare à propos de Birkenau :

« C'était une terre maudite, rien n'y poussait, pas même les mauvaises herbes, seule la barbarie humaine »¹.

◆ UNE ANECDOTE INSPIRÉE DU RÉCIT DE S. DRAGON

X. — A mon avis, S. Venezia s'est inspiré du « témoignage » de Szlama Dragon, un autre membre des *Sonderkommandos*. Le 11 mai 1945, celui-ci avait raconté :

Une fois, nous avons retrouvé un enfant vivant dans la chambre. Il était entièrement enveloppé dans un oreiller qui lui recouvrait aussi la tête. Après avoir défait l'oreiller, on a vu que l'enfant avait les yeux ouverts et qu'il semblait en vie. On a apporté l'enfant avec son oreiller à Moll [les SS de service] en lui annonçant que l'enfant était vivant. Moll nous l'a enlevé des mains, l'a porté jusqu'au bord de la fosse, l'a posé sur le sol et avec le talon de sa chaussure a écrasé le cou de l'enfant et l'a ensuite jeté au feu [2].

Certes, les détails diffèrent, mais l'histoire est globalement la même : un enfant est retrouvé vivant parce qu'il n'avait pas pu respirer correctement, il est apporté à la sentinelle qui le tue sans pitié...

◆ LES SOURCES D'INSPIRATION DE S. VENEZIA

H.V. — Ce que vous dites est important. Peut-on trouver les sources d'inspiration de ce S. Venezia ?

(1) : Voy. Charlotte Shapira, *Il faudra que je me souviene* (éd. L'Harmattan, 1994), p. 62. (2) : Voy. *Des voix sous la cendre. Manuscrit des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau* (éd. Calmann-Lévy, 2005), p. 188.

X. — Ses sources sont assez évidentes : il s'est inspiré des grands faux témoins qui l'ont précédé : Miklos Nyiszli, S. Dragon, Henryk Tauber, F. Müller et D. Olère principalement. Mais sachant que ces faussaires se sont copiés les uns les autres (par exemple, Müller a copié Nyiszli), il est difficile de connaître la source exacte. Une étude plus approfondie serait nécessaire.

V.R. — Pour D. Olère c'est très net. S. Venezia prétend par exemple que pour couper les cheveux des gazées, on utilisait de « *grosses paires de ciseaux* » ; c'est à la page 105. Où a-t-il glané ce détail ? Pour le savoir, tournez la page : vous voyez alors un dessin de D. Olère qui montre un prisonnier avec... une grosse paire de ciseaux.

Fragment d'un dessin de D. Olère reproduit dans l'ouvrage de S. Venezia (p. 106). La source d'inspiration de notre faussaire est évidente.



Un peu plus bas, il décrit la méthode utilisée pour mettre les corps dans les fours :

Devant chaque moufle, trois hommes étaient employés à enfourner les cadavres. Les corps étaient disposés tête-bêche sur une espèce de brancard. Deux hommes, placés de chaque côté du brancard, le soulevaient à l'aide d'un long bout de bois passé dessous. Le troisième homme, face au four, tenant les manches qui lui servaient à enfourner le brancard [p. 105].

Cette fois tournez trois pages et — Oh ! surprise — vous voyez la scène dessinée par D. Olère. Tout y est : les trois hommes, deux qui tiennent une barre, un qui enfourne le brancard, les corps tête-bêche... S. Venezia n'a fait que décrire le dessin.

Fragment d'un dessin de D. Olère reproduit dans l'ouvrage de S. Venezia (p. 108). S. Venezia décrit ce dessin en reprenant chaque détail important.



X. — Il ajoute tout de même un détail qui n'est pas dans le dessin :

Les hommes du *Sonderkommando* avaient pris l'habitude de verser de l'eau sur le brancard avant de disposer les corps, sinon ils restaient collés au fer bouillant [pp. 105-7].

Ça, D. Olère ne l'a pas dessiné. Mais le 24 mai 1945, H. Tauber a déclaré qu'un des hommes chargés de la crémation :

avait aussi pour tâche d'asperger d'eau la civière sortie du four. Il le faisait pour faire refroidir la civière qui se réchauffait à l'intérieur du four et pour empêcher de coller les nouveaux corps placés dessus [1].

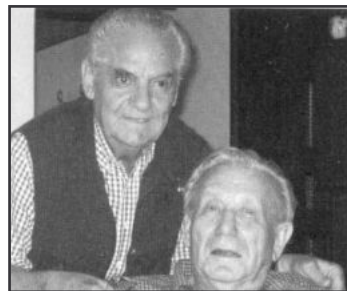
H.V. — Manifestement, S. Venezia a utilisé plusieurs sources d'inspiration décrire l'enfournement des victimes. Il a compilé pour bâtir une histoire plus complète. C'est habile.

◆ S. VENEZIA : UN MENTEUR SANS ORIGINALITÉ

X. — Habile ? Je ne dirai pas cela, car S. Venezia n'a guère fait preuve d'originalité. J'en reviens à S. Dragon. Outre l'histoire du bébé, ce « témoin » raconte qu'au Bunker 2, Otto Moll leur avait demandé de vider la chambre à gaz :

Nous avons commencé à le faire de manière à être quatre pour sortir un corps.

Cela a irrité Moll, il a retroussé ses manches et s'est mis à jeter les corps à travers la porte dans la cour. Et quand, malgré sa leçon, nous avons déclaré que nous ne savions pas faire



S. Venezia et un autre ancien déporté, A. Dragon. Tous ces gens se connaissent et se parlent. Une aubaine pour les mythomanes en quête de sources d'inspiration.

comme ça, il nous a autorisés à faire ce travail par deux [2].

Maintenant, voici ce que déclare S. Venezia lorsqu'il prétend décrire le vidage de ce même Bunker 2 :

Quand il [Moll] s'est rendu compte que nous étions deux à porter un corps, il s'est mis à s'enervier et à hurler : « *Nien ! Nu reine Person für einen Toten !* » « Une personne, un mort ! » Porter un cadavre à eux n'était déjà pas facile sur cette terre boueuse où nos pieds s'enfonçaient. Mais seul ! Je ne sais pas comment j'ai fait pour tenir, je me sentais à bout [p. 92].

Là encore, les détails diffèrent, mais l'anecdote est substantiellement la même : même lieu (le Bunker 2), même SS (O. Moll), même motif de mécontentement (trop de personnes pour porter un corps). L'emprunt est donc manifeste...

Et ce n'est pas tout. S. Venezia prétend que les cadavres étaient brûlés dans des fosses. Il les décrit ainsi :

(1) : Voy. *Des voix...*, p. 212. (2) : Voy. *Des voix...*, p. 185.

Les fosses étaient en pente, de sorte qu'en brûlant, les corps dégageaient de la graisse humaine qui coulait tout au long de la fosse jusqu'à un angle, où une sorte de cuve était formée pour la recueillir. Quand le feu menaçait de s'éteindre, les hommes devaient prendre un peu de cette graisse dans la cuve, et en jeter sur le feu pour raviver les flammes [p. 91].

Maintenant, comparez avec ce qu'a déclaré H. Tauber le 24 mai 1945 :

A l'époque, on brûlait les corps dans des fosses ouvertes, d'où la graisse humaine s'écoulait vers une deuxième fosse, dans la terre, séparée. On versait cette graisse sur les corps à brûler pour accélérer le processus d'incinération [Voy. Des voix..., p. 210.].

H.V. — Nouvel emprunt manifeste.

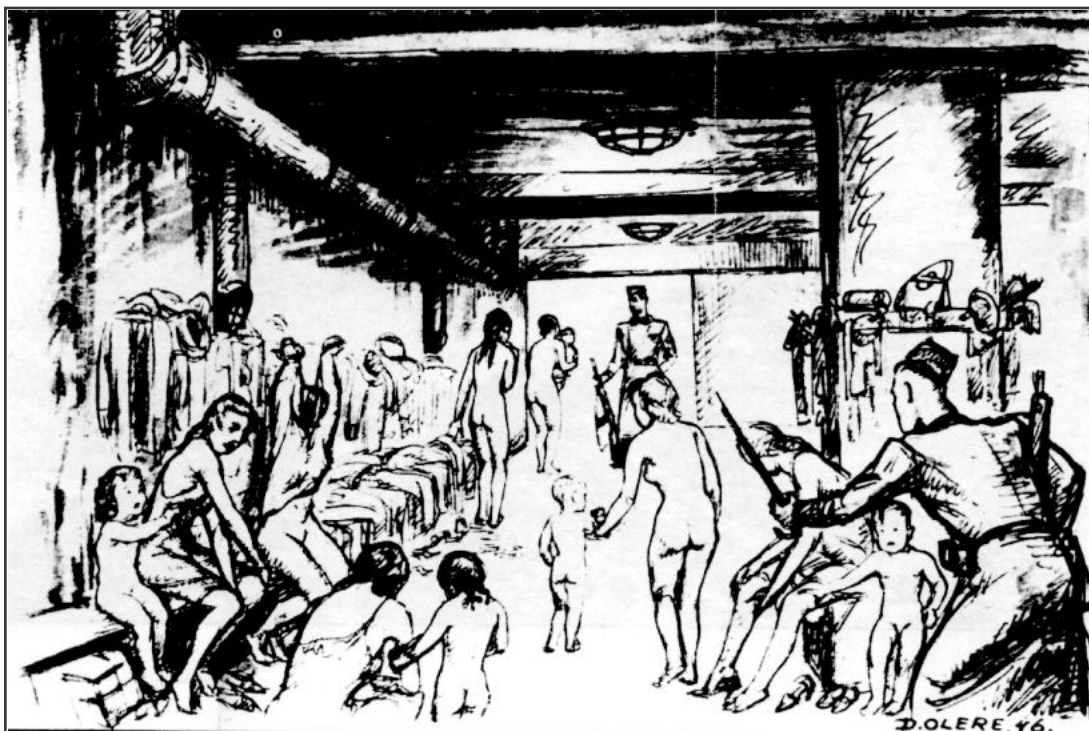
X. — J'en viens maintenant au Krema III. S. Venezia raconte :

Dans la salle de déshabillage, il y avait des portemanteaux avec numéros tout le long du mur, ainsi que des petites planches de bois sur lesquelles les gens pouvaient s'asseoir pour se déshabiller. Pour mieux les tromper, les Allemands disaient aux gens de bien faire attention aux numéros, afin qu'ils puissent retrouver plus facilement leurs affaires en sortant de la douche. Après un certain temps, ils ont aussi rajouté aux instructions celle de lacer les chaussures par paires [pp. 99-101].

Maintenant, comparez avec M. Nyiszli :

Au milieu de la salle, des rangées de colonnes. Autour des colonnes, ainsi que tout au long des murs, il y a des bancs. Au-dessus des bancs, des portemanteaux numérotés. De nombreux écriteaux attirent l'attention de chacun en lui enjoignant, dans sa propre langue, de déposer ses vêtements et

La salle de déshabillage du Krema II/III d'après D. Olère



ses chaussures attachés ensemble. Surtout, qu'ils n'oublient pas le numéro du portemanteau, pour éviter, au retour du bain, une confusion inutile [1].

H.V. — Notre homme ne s'est vraiment pas fatigué.

X. — Je continue. Au sujet des morts dans la chambre à gaz, S. Venezia déclare :

On les retrouvait agrippés les uns aux autres, chacun avait cherché désespérément un peu d'air. Le gaz jeté par terre dégageait de l'acide par le bas, donc tout le monde voulait trouver de l'air, même si pour cela il fallait grimper les uns sur les autres jusqu'à ce que le dernier meure [pp. 97-99].

A nouveau, comparez avec M. Nyzli :

Les cadavres ne sont pas couchés un peu partout [...] mais entassés en un amas que toute la hauteur de la pièce. L'explication réside dans le fait que le gaz inonde d'abord les couches inférieures de l'air et ne monte que très lentement vers le plafond. C'est cela qui oblige les malheureux à se piétiner et à grimper les uns sur les autres. Quelques mètres plus haut, les gaz les atteignent un peu plus tard [Voy. *Les Temps...*, p. 1665].

H.V. — C'est vraiment du « coupé-collé »...

◆ S. VENEZIA REPREND LES MÊME MENSONGES

X. — J'ajoute ceci : la réaction des victimes serait compréhensible s'il

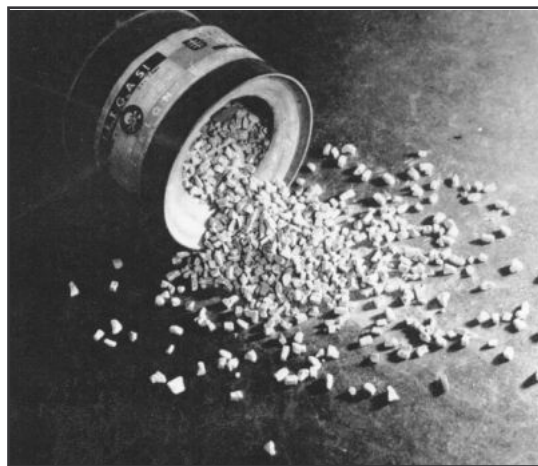
s'agissait d'un gaz coloré, irritant ou suffoquant, comme le dichlore par exemple. Car dans ce cas, les victimes voient le danger et ressentent de fortes douleurs (dus à l'inflammation rapide des muqueuses externes ou du système respiratoire) auxquelles s'additionne, en cas de gaz suffoquant, une difficulté respiratoire croissante. Elles vont donc chercher de l'air là où il en existe encore des poches. Mais avec l'acide cyanhydrique, c'est totalement différent. Rappelons en effet que :

1°) Ce gaz est quasi invisible ;

2°) Utilisé sans produit avertisseur — ce qui était le cas d'après la thèse officielle —, il n'irrite pas ; il ne dégage qu'une vague odeur d'amande amère ;

3°) À peine absorbé, « *il se porte sur le système nerveux et détermine des accidents d'une brutalité foudroyante* » ; « *le sujet a perçu vaguement l'odeur d'amande amère ; avant même d'avoir pu mettre le masque, il tombe convulsé, le corps raidi* »².

4°) Ses vapeurs sont légères.



(1) : Voy. *Les temps Modernes*, mars 1951, p. 1163. (2) : Voy. Médecin Capitaine Camentron, *Le danger aéro-chimique* (Association amicale des Officiers de réserve de Limoges et de la 12^e région, 1932), p. 39.

Dès lors, si l'on en croit la thèse officielle selon laquelle les granulés de Zyklon B étaient déversés par quatre colonnes grillagées et laissaient le gaz s'échapper très rapidement, les vapeurs toxiques auraient envahi la pièce à partir des colonnes grillagées en montant assez rapidement vers le plafond. Par conséquent, les victimes auraient dû voir les personnes près de ces colonnes s'effondrer les unes après les autres, les petites comme les grandes. Leur réflexe aurait alors été de s'en éloigner le plus loin possible. Il n'y aurait pas eu de lutte pour aller chercher de l'air vers le haut, mais pour se réfugier le plus près des murs...

De façon évidente, M. Nyiszli — ou celui qui se faisait appeler ainsi — croyait que le Zyklon B était un gaz proche du dichlore, ce suffoquant utilisé par les Allemands pendant la première guerre mondiale. Dans son « témoignage », d'ailleurs, il écrit : « *La matière déversée est du cyclon [sic] ou du chlore sous forme de granulée* »*. La confusion est nette ; d'où ces scènes imaginées avec ces victimes montant les unes sur les autres pour tenter de trouver de l'air vers le plafond. Nous voyons là une nouvelle preuve du mensonge, un mensonge repris des années plus tard par ce S. Venezia.

◆ DEUX EXEMPLES FLAGRANTS DE MENSONGES REPRIS IMPRUDEMMENT

V.R. — Il apparaît en effet que cet individu n'est pas très malin. Pour bâtir son histoire, il s'inspire de récits ou de dessins ; mais sans prendre le soin de bien vérifier, ce qui l'amène à proférer des erreurs manifes-

tes. En voici deux exemples flagrants :

- Page 105, il déclare à propos du transport des cadavres vers la salle des fours :

Selon que les personnes étaient grandes, petites, grosses ou minces, on pouvait placer entre sept et dix personnes sur le monte-charge [p. 105].

Il dit cela parce que dans son dessin déjà mentionné, D. Olère a dessiné un tas d'environ dix personnes sur ledit monte-charge (p. 106). Or, il faut savoir que cet engin mesurait 2,10 m x 1,35 m, ce qui est notoirement insuffisant pour y placer sept à dix corps.

Fragment du d'un dessin de D. Olère reproduit dans le livre de S. Venezia (p. 108).

Au fond, on voit le monte-charge sur lequel sont entassés une dizaine de corps. C'est manifestement trop pour un engin qui mesurait 2,1 x 1,35 m. Mais faute d'avoir vérifié, S. Venezia reprend à son compte le mensonge de D. Olère.

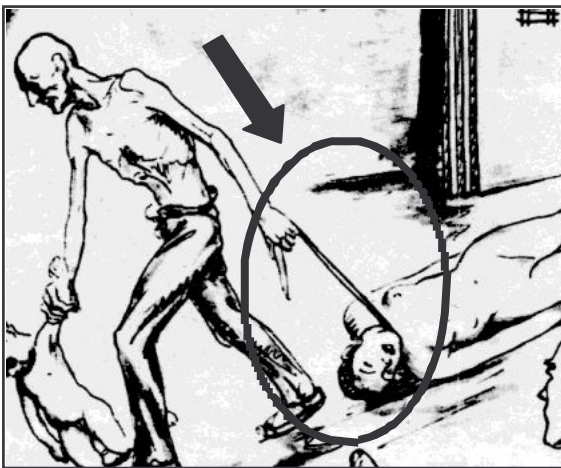


* Voy. *Les Temps...*, p. 1664.

- Page 95, il évoque le vidage de la chambre à gaz homicide et explique :

Ceux qui étaient affectés à cette tâche ont commencé en tirant les cadavres par les mains, mais en quelques minutes leurs mains étaient sales et glissantes [...]. Finalement, le plus simple était d'utiliser une canne pour tirer les corps sous la nuque. On voit bien cela dans un des dessins de David Olère. On ne manquait pas de cannes, avec toutes les personnes âgées qui étaient envoyées à la mort [pp. 95-7].

Le dessin auquel il fait allusion est publié page 96. Or, un simple coup d'œil à la main du déporté montre que le corps de la femme est traîné à l'aide d'une lanière, pas d'une canne.



Fragment d'un dessin de D. Olère reproduit dans l'ouvrage de S. Venezia (p. 96). S. Venezia prétend que le *Sonderkommando* utilise une canne pour traîner le cadavre de la femme, canne dont le manche aurait été passé sous la nuque de la victime.

Un simple regard portée à la main du déporté montre qu'il s'agit d'une lanière et non d'une canne.

Dans son livre d'ailleurs, J.-C. Pressac, parlant des cadavres qui étaient transportés vers les fours, écrit :

[...] les hommes du Sonderkommando leur attachaient des lanières en cuir (*leather thongs*) et les faisaient glisser dans une rigole d'eau peu profonde jusque devant l'un des fours [Document 85] [1].

Le document 85 est le dessin de D. Olère. Preuve qu'il faut y voir une lanière et non pas une canne. Pauvre S. Venezia ! Il aurait dû mieux étudier avant de bâtir son histoire...

♦ S. VENEZIA : UN MENTEUR ÉVIDENT

H.V. — Finalement, nous avons affaire à un menteur évident...

V.R. — Il ne pouvait pas en être autrement. Quand on sait que les prétendues chambres à gaz homicides allemandes et le prétendu « Holocauste » sont un seul et même mensonge historique, toute personne qui prétend avoir été témoin de gaza-ges en masse ne peut qu'être un menteur patenté. Le seul problème est de savoir comment démasquer le mensonge. Trop souvent, en effet, le récit est trop flou pour pouvoir donner prise à la critique. Celui de Charlotte Shapira est typique. Son témoignage² fait 140 pages ; mais sur ces 140 pages, seules 30 sont consacrées à Auschwitz-Birkenau, soit 20 % environ (pp. 55-84). Le témoin nous parle encore et encore de « *l'odeur de chair brûlée, l'odeur des crématoires* » qui « *s'infiltrait en nous, dans nos*

(1) : Voy. J.-C. Pressac, *Auschwitz...*, p. 253, col. D. (2) : Paru sous le titre : *Il faudra que je me souviene. La déportation des enfants de l'Union Générale des Israélites de France* (éd. L'Harmattan, 1994).

poumons, nos vêtements » (p. 62), des « *grandes cheminées qui fumaient continuellement »* (p. 64), des « *crématoires [qui] crachaient des flammes gigantesques vers le ciel »* (p. 77), des « *lignes de flammes [qui] montaient vers le ciel comme pour l'embraser »* (Id.), de la « *fumée*



Charlotte Shapira

noire qui s'échappait des hautes cheminées, et recouvrait le camp entier » (Id.). Mais elle n'a rien vu, rien. Elle ne décrit même pas l'aspect extérieur d'un crématoire... Il est donc impossible de critiquer positivement son récit. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'elle ne peut prétendre à la qualité de témoin oculaire.

Avec S. Venezia, c'est différent : il prétend avoir vu et il décrit. On peut donc détecter le mensonge...

◆ LES HISTORIENS OFFICIELS DÉLAISSENT L'ASPECT TECHNIQUE

H.V. — L'ennui est que, exceptés les révisionnistes, personne ne le fait.

X. — Oui, car les exterminationnistes posent que l'« Holocauste » a eu lieu et ne s'intéressent nullement à l'aspect technique. Ils vont donc

lire son « témoignage » avec des yeux très différents des nôtres. Nous, nous disons : ce qu'il décrit ici (p. 104, par exemple) est physiquement impossible, donc c'est un faux témoin qui s'est inspiré d'untel et untel, puisqu'il existe des ressemblances frappantes entre les récits. Eux disent : c'est un vrai témoin qui confirme ce que d'autres ont dit avant lui, puisqu'il existe des ressemblances frappantes entre les récits.

On le voit : les analyses sont très divergentes parce que le point de départ est très différent : d'un côté, on vérifie la crédibilité en s'appuyant sur la technique, de l'autre, on pose en principe que c'est crédible, sans se soucier le moins du monde des problèmes techniques. D'où ces conclusions très différentes. D'un côté : « Encore un faux témoin à écarter » ; de l'autre : « Un nouveau témoin qui conforte la thèse et qui participe à la lutte contre l'oubli ».

H.V. — Le mépris pour l'aspect technique... voilà l'éternel problème.

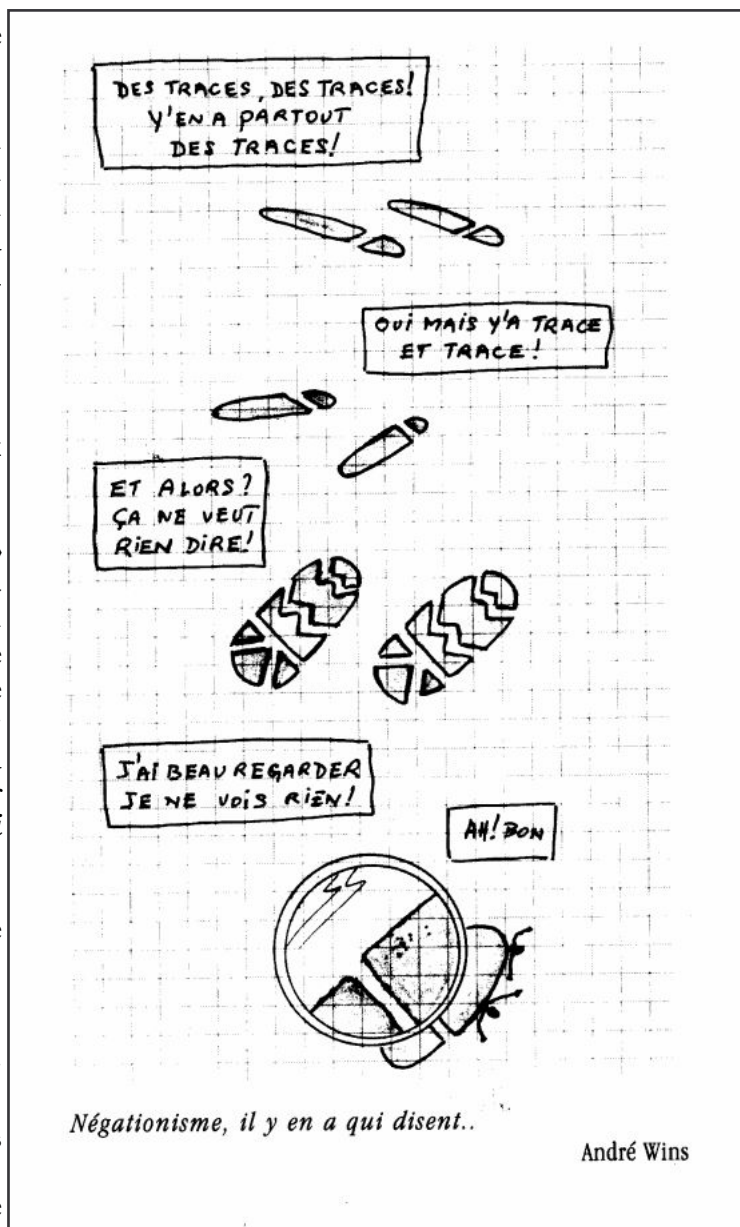
◆ TOUJOURS LES « PREUVES DE SUBSTITUTION »

V.R. — C'est évident. Et ce qui nous paralyse, ce sont les « preuves de substitution ». Imaginez un jeune : il va à Auschwitz, il voit ces valises, ces chaussures et, surtout, ces cheveux, ces tas de cheveux. Il en repart avec l'image d'une montagne de « preuves », une montagne écrasante que tout le monde peut voir. Maintenant, si vous venez lui parler des problèmes techniques (problème de diffusion du gaz, de ventilation, etc.), il vous lancera : « Quoi ! Toutes ces preuves et vous trouvez encore le moyen d'ergoter... Vous êtes un

monstre qui refusez de voir ».

En guise d'illustration, je vous sou mets le dessin suivant, réalisé par un élève au retour d'un voyage pédagogique à Auschwitz. Il traite du « négationnisme ». L'auteur commence par dire : « *Des traces ! Des traces ! Y'en a partout des traces !* » ; allusion aux « preuves de substitution ». Puis vient le discours « négationniste » qui ergote : « *Oui mais y'a trace et trace* ». Enfin vient le dernier dessin, le plus intéressant : le « négationniste » ergoteur scrute une trace avec sa loupe, mais sans regarder où il faut. Il dit : « *J'ai beau regarder, je ne vois rien !* ». Et l'élève de répondre : « *Ah ! bon* ». Le message est clair : vous, les négationnistes, vous êtes de mauvaise foi. Vous scrutez l'arbre pour ne pas voir la forêt.

Tel est le discours des jeunes embrigadés. Oui, vraiment, si rien ne change, la thèse de l'« Holocauste » a de beaux jours devant elles, étayée par des « témoignages » comme celui de S. Venezia...



Dessin publié dans le compte rendu d'un voyage pédagogique à Auschwitz, paru sous forme d'un ouvrage intitulé : *Retour aux sources de vies volées* (2003, p. 50).

ANNEXE

ARTICLE DE HENRI TINCQ SUR LE TÉMOIGNAGE DE S. VENEZIA

Ces mains, aux doigts longs et lisses, ont palpé la mort. Elles ont pétri des centaines de corps morts, entassés sur une montagne infernale, comme dans un tableau de Jérôme Bosch. Corps morts imbriqués, amassés, entrelacés. Corps morts, petits et grands, jeunes et vieux, de sexe masculin et féminin. Corps torus, désarticulés, enflés, crispés dans l'ultime souffrance.

« Les chambres à gaz de Birkenau avaient été construites pour contenir 1 400 personnes. En tassant bien, on arrivait à en faire entrer jusqu'à 1 600, voire 1 700. Elles mettaient dix à douze minutes à mourir. » Shlomo Venezia est l'un des derniers survivants — il en reste moins de dix — des *Sonderkommandos*, chargés dans les camps de pousser les condamnés dans la chambre à gaz, de soulever la trappe du toit par laquelle on envoyait le Zyklon B, puis de dégager les cadavres, et de les enfourner un à un. D'une voix blanche et mécanique, parfois saccadée et brisée, il fait le récit de l'enfer d'Auschwitz, dans lequel il a vécu du 11 avril 1944 au 26 janvier 1945.

On croyait tout savoir de cette demeure du diable. De la sélection à la *Judenrampe* des juifs venus de toute l'Europe, des aboiements de chiens mêlés à ceux des Kapos, des cris et des coups, des deux files, l'une, la plus nombreuse, dirigée vers la chambre à gaz, l'autre affectée à des tâches dont aucun ne pouvait alors deviner la nature. Avec une mémoire stupéfiante pour un homme de 83 ans, Shlomo Venezia, juif italien né à Salonique (Grèce), raconte, débite, précise, corrige. Comme s'il devait à tout jamais décharger la mémoire de ces jours maudits qui, chaque nuit encore, le hantent jusqu'aux plus extrêmes cauchemars.

Il raconte ce bébé de deux mois qui, accroché au sein de sa mère, a survécu aux dix minutes fatales (un pédiatre explique ce miracle par la force de la succion qui aurait limité l'absorption du gaz mortel). Les *Sonderkommandos* le retrouvent grâce à ses cris. Mais un officier allemand les voit et fait exploser, d'un coup de pistolet, la cervelle du bébé. Il raconte la mère d'un convoi venu de Lodz et son fils terrorisé qui avaient échappé, Dieu sait comment, à la chambre à gaz, cachés par les herbes de l'été dans la cour du crématoire, derrière une clôture de barbelés. Découverts, ils sont abattus d'une balle dans la nuque par un officier furieux qui hurle l'ordre de... couper les herbes.

Il raconte son copain du *Sonderkommando* transportant à mains nues les cadavres, subitement devenu fou et stoppant sa marche, incapable, malgré les vociférations, de redémarrer et abattu sur place. Puis sa rencontre inimaginable avec son cousin Leo Venezia, aperçu un jour dans la file des condamnés. Comme lui, il était du premier convoi d'Athènes, mais, blessé à un genou sur son lieu de travail, squelettique et inutile — « on ne gardait pas plus de trois jours les prisonniers à l'hôpital » —, il avait été dirigé vers la chambre à gaz. Transi de peur, il supplie Shlomo, impuissant — courant à sa baraque pour lui trouver un dernier quignon de pain — de lui dire « si ça va faire mal ».

Comme tous les juifs de Salonique, Shlomo Venezia descend d'une lignée expulsée d'Espagne, errante jusqu'en Italie — d'où le nom de Venezia (ces juifs prenaient le nom de la ville où ils avaient trouvé refuge). Son histoire est celle, banale et tragique, d'une mère veuve et de cinq enfants sans le sou qui, au lieu d'aller à l'école, font trente-six métiers et vivent de marché noir. Quand l'armée ita-

lienne capitule le 8 septembre 1943, le ghetto de Salonique migre vers Athènes.

Mais la capitale grecque est à son tour occupée par les nazis. Un premier convoi de 2 500 juifs part fin mars 1944 et met onze jours avant d'atteindre Auschwitz. De sa famille entassée dans les wagons plombés, nourrie de carottes et de raisins secs, seuls survivront sa soeur, Rachel, son frère Maurizio et deux cousins, Jacob et Dario, affectés comme lui aux *Sonderkommandos*.

Intarissable, Shlomo décrit l'acheminement vers la chambre à gaz de ce premier convoi d'Athènes, dont sont extraits 320 hommes et 328 femmes qui n'avaient d'autre atout que leur jeunesse. Puis le travail imposé à 80 de ces « stücken » (des « morceaux »...). « *Votre métier ?* », hurle l'officier. Shlomo répond « *barbier* » en souvenir de son père mort quand il avait 11 ans. Il est affecté au *Sonderkommando*, dont il ignorait jusqu'au nom et où il aura à couper les cheveux des cadavres de femmes, à les entasser dans des sacs ramassés par le *Kanadacommando* pour en faire « *de la moquette pour les sous-marins allemands* ».

Le premier jour, à la sortie de la baraque, il est conduit vers un bâtiment, le Krematorium III, qu'il avait pris, en raison des cheminées, pour « *une usine de briques* ». Mais la vue des premiers cadavres le terrorise. Pendant plus de six mois — douze heures par jour —, il devra enfourner quotidiennement de 500 à 600 cadavres. « *Ils étaient posés tête-bêche sur un brancard, raconte-t-il, que deux hommes soulevaient à l'aide d'un bout de bois. Un troisième, face au four, tenait les manches du brancard et devait faire glisser les corps et retirer le brancard rapidement avant que le fer ne devienne trop brûlant.* »

Cinquante ans ont passé avant que Shlomo ne se remette à parler. Il avait

bien son matricule, le 182 727, tatoué sur son avant-bras, mais il expliquait à ses enfants que c'était un numéro de téléphone. A sa femme, Marika, épousée en 1956, il avait seulement dit qu'il avait été fait prisonnier. C'est en 1992, en voyant dans les stades italiens de plus en plus de banderoles racistes et antisémites, et devant les campagnes révisionnistes, qu'il sort de son mutisme.

Le 4 décembre 1992, avec un ami déporté, Luigi Sagi, et une cinquantaine d'élèves, il retourne, pour la première fois, à Birkenau recouvert d'un manteau de neige. Il ne reconnaît rien. Il ne savait même pas que les crématoires avaient été dynamités par les nazis avant leur fuite. Depuis, non seulement il n'avait pu parler, mais jamais voulu lire quoi que ce soit sur Auschwitz.

Il est retourné 45 fois dans le camp, où on le voit toujours avec le foulard bleu blanc des déportés. Il accompagne des groupes d'élèves, de chercheurs, d'hommes politiques. Il vient d'écrire, avec Béatrice, fille de Richard Prasquier, président du comité *Yad Vashem* France, un livre terrifiant sur son expérience, le plus important depuis le témoignage de Filip Müller *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz* (Ed. Pygmalion, 1980).

Complices malgré eux des bourreaux, les *Sonderkommandos* ont été presque tous assassinés par les Allemands avant la libération des camps, où ils avaient été les témoins les plus directs du génocide. A destination de ceux qui croient que les *Sonderkommandos* ont moins souffert que les autres, Simone Veil a ce mot dans la préface du livre de Venezia : « *Que vaut un peu plus de pain et de repos quand on a tous les jours les mains dans la mort ?* »

Henri Tincq

Article paru dans *Le Monde*, édition datée du 08 mars 2007.